

Mais au commencement de 1830, il y vint pour demander à son Evêque quelques secours. L'hiver était horrible, il avait tout donné, et on souffrait encore autour de lui.

Comme il se rendait à Saint-Michel, un paysan de son village, venu là pour vendre quelques denrées, lui parla. Le lendemain, l'abbé Gustin vit sans étonnement les hommes et les femmes du peuple lui amener leurs enfants et lui dire :

—Bonjour, monsieur Gustin.

Ceci le charma et lui rendit toute son assurance. Au lieu de rester un jour, il voulut y rester trois jours, courant les carrefours et les plus pauvres quartiers et fouillant *Carcasse*, la vieille ville, dans les plus misérables recoins. Puis il voulut encore y rester deux jours, et l'aumône qu'il avait reçue pour son village y passa. Mais il avait résolu de vendre un pré pour réparer cette brèche et ne rien faire perdre à ses paroissiens.

On redoutait quelque émeute à Carcassonne, et après le départ de l'abbé Gustin on s'aperçut qu'il n'y avait plus rien à craindre, les murmures étaient calmés et le nom de l'abbé Gustin était dans toutes les bouches. Il avait promis de revenir.

Le fait est que l'abbé Gustin, en rentrant dans son village, annonça que Carcassonne était une ville charmante et qu'il ne comprenait pas la répugnance qu'il avait eue jusque-là pour elle.

Il parla de Pierre, de Jacques, d'Etienne et de Mathurin: il les connaissait tous par leurs noms, et savait le nombre de leurs enfants.

—Mais, mon frère... disait Mme Balterni...

—Ne m'interrompez pas, reprenait l'abbé Gustin... vous verrez, ma sœur, pourquoi je ne rapporte rien pour mes pauvres... Nous vendrons encore un peu de nos prés... ces gens-là sont les meilleurs du monde, ce sont de vrais amis!

—Comment vous ont-ils connu? dit Mme Balterni, renonçant à tout espoir d'arrêter son frère en si beau chemin.

—Mais, dit l'abbé... je ne sais pas trop; c'est moi qui, je crois, les connaissais, ma sœur: ça s'est fait tout seul... vous savez bien comme les choses arrivent... J'ai rencontré Joseph, et de fil en aiguille... Enfin notre Evêque m'a fait mander près de lui le dernier jour. Ah! un saint, Madeleine, que notre Evêque! il n'a fait que me parler de tous ces pauvres gens, ma sœur, s'intéressant à mes affaires comme aux siennes propres! Ah! la charité n'est pas encore partie de ce monde comme je le croyais, allez! s'écria l'abbé Gustin, et je leur ai promis de les aller voir et j'irai remercier Monseigneur!

Mme Balterni se laissa gagner par l'admirable et naïf enthousiasme de son frère.

—Voyez un peu, dit-elle, à Carcassonne comme on est bon: jamais je n'ai vu mon frère si content.

—Et figurez-vous, reprit l'abbé avec un nouveau feu, que tous ces pauvres gens voulaient se révolter

ma sœur, à cause de la cherté du pain, et qu'ils ne l'ont pas fait! J'en suis encore attendri, ajouta-t-il en rentrant dans son oratoire.

Françoise avait écouté ce discours avec une admiration sans égale.

M. Balterni fut le seul à s'apercevoir de l'admirable simplicité de sa femme et de son beau-frère.

La charité et le dévouement qui s'ignorent ont une grâce sublime et naïve capable de fendre des cœurs de pierre.

Certes, on eût bien étonné l'abbé Gustin si on lui avait dit que ce qui l'enthousiasmait tant, c'était sa propre charité, son propre cœur, et que ce qu'il y avait eu d'admirable à Carcassonne, c'était lui même.

La vérité, c'est que les paysans de P... avaient tant et tant parlé à Carcassonne de leur curé, de la charité de son cœur, que, sans qu'il s'en doutât, depuis son dernier voyage, l'abbé Gustin était devenu célèbre. Les malheureux se disent entre eux leurs peines, et ceux de P... qui venaient de la ville vendre leurs denrées, racontaient aux autres leur consolation.

Et l'abbé Gustin n'avait eu qu'à paraître pour rencontrer *des amis*, ainsi qu'il le disait, et il avait eu vite fait d'en avoir un grand nombre.

Désormais, Carcassonne lui apparaissait comme le lieu de son bonheur, plus encore que sa paroisse; car là déjà le bien était fait, et pour ce prêtre l'aimant, l'attrait de son cœur, c'étaient les membres souffrants de Jésus-Christ, son maître, son amour et son Dieu.

Quand, aux approches de la révolution de juillet, il se manifesta quelque agitation parmi le peuple, le préfet, dans un grand dîner où assistait l'évêque, parla de maintenir l'ordre à tout prix.

Dans un beau mouvement d'enthousiasme administratif, ce fonctionnaire, qui était loin alors de soupçonner les honneurs qui l'attendaient sous le règne de la branche cadette, s'écria:

—Si le bas peuple bronche, on lâche dessus la gendarmerie.

Un silence froid succéda à cette péroraison.

Le soir même, l'évêque écrivit à l'abbé Gustin.

Au reçu de sa lettre, l'abbé Gustin faillit suffoquer d'aise.

—Ma sœur, disait-il à Mme Balterni, voyez la lettre de Monseigneur, voyez, je vous prie. Je suis mandé à Carcassonne, Monseigneur a, dit-il, des secours à me remettre. Pour l'amour de Dieu, ma sœur, ne dites plus que la charité s'en va de ce monde! Voyez plutôt, voyez, je pars!

Et pour la première fois l'abbé Gustin partit sans s'être préoccupé de ses cheveux, de ses mains et de sa soutane. Toutefois, en route, sa timidité lui revint et son angoisse fut extrême de n'avoir pas remédié plus tôt que cela au désordre de sa personne. Ce ne fut pas pour lui un médiocre soulagement de penser aux soins dont sa sœur l'entourait et qui, selon toute probabilité, lui assuraient une tenue passable